Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 17

Artikel: Bourg-Ciné-Sonore
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223895

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Armorial des Communes vaudoises, par Th. Cornaz et F.-Th. Dubois. — Livraisons finales 23 et 24. — Editions Spès, Lausanne.

Après huit années de patientes études et recherches, cette belle publication s'achève par les livraisons 23 et 24 qui contiennent les tables permettant de s'orienter facilement dans la longue série des 388 blasons publiés. Cet armorial de nos communes est le premier de ce genre en Suisse. Il a été imité dans plusieurs cantons. Le travail des héraldistes vaudois a été apprécié comme il le méritait non seulement chez nous, mais aussi à l'étranger où plusieurs écoles d'art décoratif s'y sont intéressées. Maintenant qu'il est achevé et que l'on peut juger de l'ensemble, l'**Armorial des Communes vaudoises** apparaît comme un véritable monument historique digne de plaire à tous ceux que passionnent encore nos emblèmes héraldiques et leurs origines souvent lointaines. La commission cantonale des armoiries communales a eu le mérite de faire revivre bon nombre d'armoiries tombées dans l'oubli et d'en composer aussi de nouvelles sur des bases historiques et dans un bon goût héraldique que ne suivent pas toujours les « héraldistes d'occasion ». Tel qu'il est publié, l'Armorial constitue une fresque « parlante », où se déroule très pittoresquement l'histoire de nos cellules communales qui sont la substance même de la Patrie vaudoise. Il faut mettre en honneur à chaque occasion, dans chaque commune vaudoise, le blason communal, sur les écus et sur les drapeaux. A tous ceux qui veulent peindre, dessiner, broder ou reproduire d'une manière quelconque les armoiries communales, l'Armorial fournira les meilleurs modèles possibles.

LA MÈRE

16

Roman inédit.

— Bon, s'écriait alors Paschoud, voici le gosse qui rumine.

Et il s'empressait de le « secouer un peu » par une causerie ou une promenade. Unissant ses efforts à ceux de Jeanne, qu'il estimait et admirait beaucoup, Paschoud se dévouait souvent à ce travail de réconfort, mais sans toujours réussir.

— Allons, fit-il, dépêche-toi. Profitons du printemps. Je viens de voir un pauvre bougre qui risque bien de n'en pouvoir faire autant pendant nombre d'années...

— Qui ça ?

— Oh ! une sale histoire. Te raconterai plus tard. Es-tu prêt ?

— C'est que...

— Il n'y a pas de: « C'est que ». Je t'attends.

— Oui, mais...

— Pas plus de: « Oui, mais », que de: « C'est que »...

— J'aurais voulu travailler.

Paschoud regarda les feuillets épars sur la table et haussa les épaules.

— Travailler ! fit-il, travailler! Tu appelles ça travailler ?... Tu ressasses tes sempiternelles lamentations, voilà tout.

Et, prenant un ton plus grave, il l'arraisonna brèvement. N'était-ce pas enfantin, un homme heureux, oui, heureux, se laisser glisser à une pareille veulerie ? Que lui manquait-il ? Pourquoi cette tristesse ? Ah ! si elle avait une cause déterminée, connue ? Mais, non.

— L'argent ne te manque jamais... ne souris pas. C'est quelque chose, je la connais la queue du diable. Je l'ai tirée Un fichu meuble, mon ami Toi, tu ne l'as même jamais vue, et c'est tant mieux. A côté de ça, tu es aimé d'une créature délicieuse. Tu es fiancé. Tu as réussi des études qui te plaisaient. Tu vas débuter dans l'enseignement, sans y être obligé, pour te distraire... Encore un coup: Que te manque-t-il ? Des chimères ? Je dirai à Berthod, le peintre, de t'en bâcler une à l'aquarelle, et nous la collerons au mur... pour satisfaire à ton goût dépravé.

— Dépravé...

— Absolument.

Paul voulut se défendre, mais il ne le put. Son adversaire savait trop bien que le laisser discourir, c'était donner libre voie aux hésitations et aux raisons déraisonnables pour aboutir enfin à l'entêtement irréductible, volonté des indécis.

— Entendu, mon vieux. Mais le temps passe. Tu me diras tout cela en route ou à table ; nous allons déjeuner à la campagne, dans une bonne pinte, avec des œufs frais, du jambon et un coup de Lavaux. Qu'en dis-tu ?

Et tous deux sortaient, bras dessus, bras dessous, riant au bon soleil de mai, à la vie printanière, à la joie des floraisons nouvelles.

CHAPITRE VII

La villa Pereouloff était maintenant propriété de Pierre Dubois, mais il ne l'habitait pas encore. Certaines transformations assez importantes avaient pris plus de temps qu'on ne le prévoyait, une grève survenue dans le monde de la charpente et de la bâtisse ayant interrompu les travaux pendant trois semaines. Cependant, le financier désirait fêter, en sa villa, les fiançailles de son fils, moins sans doute pour être agréable à Paul que pour flatter Jeanne, dont il estimait le caractère viril et la franchise parfois agressive. Cette fête eut lieu, dans les premiers jours de juillet. Pierre Dubois voulut lui donner tout l'éclat possible sans, toutefois, rien exagérer. Grâce à l'adresse d'un spécialiste, la terrasse fut aménagée en jardin anglais. De jeunes arbres transplantés, des massifs de lauriers roses, d'azalées, de papirus, de palmiers japonais, dont les caisses disparaissaient sous du gazon fleuri, de charmilles, des corbeilles fleuries, des meubles rustiques, tout l'agrément artificiel d'une exposition d'horticulture provoquait l'admiration facile du plus grand nombre. Mais, ce trompe-l'œil, d'ailleurs très réussi, rappelait à ceux dont les goûts artistiques cherchent plus et mieux qu'un tour de force, les décors de quelque opéra, par exemple le jardin où file la Gretchen de Faust, d'autant que la lumière des ampoules électriques, semées à profusion, un peu partout, accusait davantage encore cette ressemblance. Le clair de lune, heureusement, n'avait rien de truqué.

* * *

Une soirée splendide, succédant à une journée très chaude, favorisait les projets du banquier. La fête serait un succès. Il avait voulu que les invitations fussent faites au nom des fiancés et que Jeanne en dressât la liste. Les billets portaient simplement les mots coutumiers: « On dansera » ; mais chacun savait que l'orchestre, loué par Pierre Dubois, ferait sa partie dans un concert où la littérature dramatique aurait aussi sa belle place.

Et cependant, la première heure paraissait lourde. Le financier, malgré son affabilité voulue, exagérée presque, imposait à beaucoup. On ne le connaissait guère. Sa réputation de banquier américain, dont le nom était souvent mêlé à des affaires de trusts et de spéculations considérables, le situait dans un monde très spécial et le présentait au public comme un personnage rare plutôt que sympathique. On le craignait un peu.

. . . . . .

Entre une polka et une valse, les invités prenaient le frais sur la terrasse, où un buffet trop abondant était servi. Mais cela manquait d'animation. Seules, les jeunes filles riaient, insouciantes, aux propos plus ou moins spirituels de quelques habits noirs et de quelques smokings. Les hommes mûrs et les vieilles gens bavardaient posément. A l'écart, un groupe de bonnes mamans s'était formé, obéissant à des attractions naturelles, pour discuter d'économie ménagère: cherté de la vie, exigences des fournisseurs, difficultés de trouver et de conserver les bonnes domestiques, etc., etc. Il y avait là Mme Pousaz et sa fille Ida, l'une et l'autre très bonnes et très simples, dans des toilettes cossues, mais point luxueuses: Ida habillée d'une robe blanche et sa mère vêtue d'un costume tailleur gris perle, un peu juste pour sa corpulence. Toutes deux passaient pour être plus que naïves ; on disait même que Mme Pousaz « gaffait » avec une inconscience absolue et une abondance déplorable, mais sans jamais médire, sans soupçonner même le mal fait ou dit par autrui. Et le docteur Pilloud, qui l'aimait beaucoup, mais ne pouvait s'abstenir de la taquiner un peu, la considérait, disait-il, comme un témoignage vivant en faveur des théories « rousseauistes ».

— Elle est très près de la nature et très absolument bonne...

Il était aussi de la fête ce spirituel docteur et il se promenait, depuis quelques instants, avec Porchard fils, invité comme ancien camarade de Paul et comme voisin. Familièrement, il faisait causer l'avocat.

— Ainsi, monsieur Porchard fils, disait-il, vous pratiquez le système des petits papiers.

Porchard fils rectifia en souriant.

— Des fiches, docteur, c'est le terme technique....

— Oh ! mon ami, laissons la technologie. « Petits papiers » me plaît. J'aime ce mot. Il symbolise une collection de cancans, de médisances, de racontars, scrupuleusement notés sur de « petits papiers » et classés — n'est-ce pas ? — numérotés, étiquetés. Chacun son dossier. C'est ravissant.

— C'est commode, assurément.

— Et tout cela d'une véracité indiscutable, sans doute !

(A suivre). *Prosper Meunier.*

Bourg-Ciné-Sonore. — Le Cinéma du Bourg se fait un plaisir de présenter au public lausannois la plus brillante étoile de Broadway, « Marilyn Miller » dans **Sally,** la célèbre opérette américaine tournée en couleurs naturelles. Que ce soit: New-York, Londres, Paris ou Berlin, ce film merveilleux a soulevé partout l'enthousiasme des foules et les éloges de la critique.

« Sally » est une comédie musicale des plus divertissantes, un spectacle de ballets fantastiques, une idylle printanière, un conte qu'anime une fée, « Marylin Miller ». Cette très grande artiste, la plus gracieuse, la plus charmante d'Amérique, chante à ravir des airs délicieux, et danse avec une telle légèreté, une telle grâce, qu'elle paraît être soutenue par des ailes invisibles.

Un spectacle de premier ordre qu'il serait dommage de ne pas voir.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

SELLERIE

Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés

E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE